

EGLISE DE SAINT-EMILION DE LOGUIVY-PLOUGRAS

PAR LOUIS DUDORET

A l'origine simple chapelle, Saint-Emilion est devenue église paroissiale en 1856, par ordonnance du 1^{er} mai de Monseigneur Le Mée, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier. Elle prenait ainsi le relais de la vieille église Saint-Ivy, alors réduite à l'état de ruine. Celle-ci sera finalement démolie et reconstruite entre 1860 et 1864 au même emplacement, comme chapelle.

Saint-Emilion est un monument du 16^{ème} et les principales dates le concernant se lisent sur l'entablement dominant les colonnes du porche :

« CESTE CHAPPELE FUT COMMENCEE 1516 ET LA TOUR 1566 ».

La construction de la chapelle proprement dite dura donc un demi-siècle, et la tour commencée en 1566 n'était pas encore terminée au début du 17^{ème}, puisque Fiacre de la Haye, « architecteur et habile picoteur de pierres » y besognait encore en 1601. Les guerres de la Ligue qui enflammèrent la région en cette fin de 16^{ème} ne furent pas sans conséquence sur le ralentissement des travaux du grand chantier émilien.

Un tel échelonnement dans le cadencement des travaux explique la présence ici de deux styles Gothique pour la partie nef et transept, Renaissance pour la tour, le porche jouant le rôle de charnière des deux styles.

Aspect extérieur.

Nef et transept sont donc édifiés dans le style du 16^{ème} naissant et profondément imprégnés du Gothique breton et de ses caprices. Remarquons les deux entrées latérales s'ouvrant sous un arc en accolade aux multiples voussures, décorées de feuilles de vigne et raisins issant de chiots et lapereaux. L'arcade externe au pinacle fleuroné dominant une croix pattée, présente ses choux frisés sortis de colonnes torsées à listels.

Les pignons percés de baies ogivées à fenestration imprégné du Gothique finissant, viennent agrémenter les toits en bâtières de leur gable aux rampants décorés de crochets, feuilles d'acanthé ou fleurons qui s'épanouissent au-dessus de chimères qui leur servent d'assise. Mais déjà la fin du flamboyant est perceptible dans les grandes baies ouvertes entre les puissants contreforts latéraux ; un remplage de transition apparaît où le réseau de courbes et contre courbes s'écartant du flamboyant, cherche sa nouvelle voie. Remarquons à ce propos, côté tour, la dernière ouverture qui, tout en conservant les détails d'imposte de ses semblables, se termine par un arc plein cintre propre au nouveau style. Située à la jonction de la tour et de la chapelle, cette baie chargée d'éclairer les fonts baptismaux, mise en place alors que les travaux de la tour étaient bien avancés, va ainsi subir les profils de l'art nouveau.

Sur le couchant s'ouvre le porche, charnière de l'édifice et témoin du changement que l'architecture bretonne commence alors à intégrer ; conçu dans l'hésitation ce porche mélange ogival et attique. ici l'artiste bâtit en Gothique et décore en Renaissance.

L'accès de l'édifice se présente alors sous un arc brisé, avec clé en console, entre deux colonnes cannelées à fut renflé au premier tiers. Celles-ci reposent sur socle et sont sommées de chapiteaux corinthiens supportant l'entablement à fronton. L'ensemble s'abrite sous une grande arcade en tiers point, base de la tour carrée, flanquée de deux contreforts à la masse imposante, d'où se détachent en ronde bosse sur culs de lampes, les silhouettes des apôtres Pierre et Paul, à l'abri d'un fronton surbaissé. Ainsi placés, nos deux disciples constituent la garde d'honneur de Milion, le patron des lieux (en pierre polychrome à l'origine) sommant le fronton.

De part et d'autre du porche s'étend le mur pignon, renforcé à ses extrémités de contreforts jumelés, en équerre, terminés en lanternons.

Le style nouveau va désormais pouvoir s'adapter tout au long de l'édification des 33 mètres de tour. L'angle sud-ouest de cette dernière, flanqué d'une tourelle où s'enroule l'escalier à vis à noyau plein, donne ainsi accès à la dernière plate-forme par une tour Renaissance, sommée d'un dôme à lanternon. Toutefois des résurgences de l'ancienne école subsistent, qui, par-delà la dernière galerie, vont propulser les 17 mètres d'assises de la flèche octogonale rappelant le profil du Kreisker. Cantonnée de ses clochetons ajourés, l'élégante pyramide aux regards ovoïdes et quadrilobés par où filtre la lumière, semble ici défier les lois de la pesanteur ; « beaucoup de monuments d'une autre importance sont loin d'offrir une grâce et une légèreté comparables » rapporte en 1840 M. Lorin, architecte.

Entre ses galeries à balustrade sur consoles ou corbelets, s'ouvrent les chambres des cloches et de l'horloge, défendues par des batteries de gargouilles canons menaçant tous les points de l'horizon. Ces formes simplifiées venues remplacer les masques grimaçants des sculptures gothiques, rappellent ici la Ligue et ses combats permanents ; aussi ces corbelets surmontés de profils de canons, donnant l'impression de mâchicoulis et couleuvrines, pouvaient à distance, dissuader un adversaire éventuel. Pourtant ces apparences n'ont pu toujours détourner les colères du ciel, car, le 5 février 1875, la foudre tomba sur le clocher et la flèche dut être refaite. En novembre 1954, la tempête d'une violence peu commune fit basculer la grande croix de 4 mètres de hauteur et son socle pesant 250 kg. 2 années plus tard, la flèche loguivienne avait retrouvé son profil coutumier, « éternel halbran dressé au nid du val » disait l'incomparable poète loguivien Pierre Guégen. « Il faut dire, c'est ici le véritable type de clocher breton, du clocher à jour », rappelle Lorin, et Delumeau de poursuivre dans son Histoire de Bretagne : « En Trégor, Saint-Emilion est le spécimen du renouveau des grands clochers porches dont la structure est celle des exemples normando-bretons de Saint-Pol au siècle précédent ». En 1912, le clocher de Saint-Emilion sera classé monument historique.

Intérieur de l'église Saint-Emilion.

La nef, éclairée par la grande verrière et les baies latérales, étend ses 40 mètres du porche au chevet, entre deux séries de 6 arcades supportées par des colonnes cylindriques sans chapiteau, dans lesquelles viennent se fondre de larges arcades ogivées à voussures. A l'origine, la chapelle mesurait 28,5 m dans les mêmes intervalles. Elle fut agrandie de 1885 à 1887 par le prolongement des bas-côtés au-delà des bras du transept et la translation du chevet vers le levant. Cet agrandissement peut se remarquer au niveau des colonnes dont le soubassement mouluré est de forme polygonale pour les plus anciennes et ronde pour les autres. Il provoqua la suppression d'une sacristie, érigée en 1757 contre le chevet extérieur et dont le toit masquait la partie basse de la grande verrière.

Dimensions hors-tout de Saint-Emilion aujourd'hui 46,6 x 27m, contreforts compris.

Comme en général dans les édifices bretons, nef, bas-côtés et transept sont couverts d'un lambris en berceau brisé, aux planchettes fixées par des baguettes parallèles formant nervures transversales. Le bois est ici préféré au granit, matériau jugé trop pesant. De puissants tirants, aux extrémités engoulées, entre les pointes acérées de gueules de broquets, présentent leurs flancs enlacés de formes fantastiques ou décorés de croix pattées. Puis, soulignant les combles, d'étonnantes sablières qui, par la multiplicité des scènes de chasse, des chimères et autres formes allégoriques, demeurent les témoins de la verve populaire et constituent un recueil de la symbolique de l'époque. En 1842, déjà, M. François-Marie l'Hévéder, notaire et adjoint au maire de Loguivy, n'hésitait pas à faire remarquer au préfet du département l'intérêt archéologique « de certaines inscriptions sur boiseries, ». Ces inscriptions sur phylactères, usant de l'anagramme, se présentent en effet accompagnées de l'écu carré en bannière « d'argent à la croix pattée de gueules », souvent assimilé à l'écu des Plougras, seigneurs de Trogorre et prééminenciers à Saint-Emilion. Mais ces armes sont également celles des Templiers, dont la croix pattée de vermeil ornant le blanc manteau fut fixée en 1148 par le pape Eugène III¹. Disons pour l'instant que ces écus viennent ici souligner le caractère hermétique du message de l'invocation de la sablière du transept midi « 0 MAT(ER) DEI MÉM(E)NTO MEI DOMINE MISERE SUPER ISTO », auquel vient faire face la seconde inscription « LE XVI JOUR DAVRILL LAN MIL CENTS CINQUANTE UNG LE VOLS DE CHAPELLE A ETTE FAIT » !! Notons cependant que trois périodes bien distinctes sont évoquées par les sablières. Les plus anciennes de celles-ci entourent le transept et longent les bas-côtés. Elles semblent antérieures au monument actuel. Celles qui décorent la nef côté porche, datent de 1557. Enfin les frises simplifiées terminant la nef côté chœur, viennent de Saint-Jean-du-Baly de Lannion qui les donna à Saint-Emilion en 1902.

¹ Les Plougras, à l'image de l'Ordre des Templiers dont la dissolution fut prononcée par le Concile de Vienne en 1312 et les biens donnés à l'Ordre des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, blasonnaient d'argent à la croix pattée de gueules (rouge).

Pendant l'édification de la chapelle, les Plougras s'effacent. Dès 1556, les Kerguesay reçoivent leurs aveux comme seigneurs de Trogorre et s'y maintiennent jusqu'en 1567. Et ce n'est qu'à partir de 1583 que l'on retrouve à nouveau à Trogorre, Jeanne de Plougras et son mari Jean de Kermarquer. Leur fils, Pierre de Kermarquer revend Trogorre en 1602, à Pierre de Coatrédrez et Marie du Dresnay-Kerradenec, son épouse. En résumé, la maison de Plougras connue dès la fin du 13^{ème} siècle, mais qui depuis le début du 16^{ème} se déleste progressivement de ses possessions sur la paroisse, semble, dans le cours des premières années 1500, bien plus intéressée par ses nouveaux domaines de la zone côtière. Elle reste absente des lieux pendant la majorité de la période couvrant l'édification de la chapelle Saint-Emilion. Toutefois en 1583 (AD22-E 2836) Jeanne de Plougras et Jean de Kermarquer rendent aveu à Guingamp pour Saint-Emilion où « travaillent picoteurs et maîtres ouvriers pour l'édifice de la tour » où selon la tradition auraient été réutilisées les pierres du château ruiné de Trogorre, ce qui à coup sûr mérite bien certaines marques de prééminences dans la nouvelle chapelle, mais pas toutes les croix pattées visibles tant à l'intérieur qu'à l'extérieur sur les contreforts et les accès. Cependant certains écus de Saint-Emilion appartiennent indiscutablement aux seigneurs de Trogorre et se voient toujours en supériorité dans les verrières du transept : au nord l'écu de la maison de Plougras, au midi l'écu de Louis du Parc de Locmaria qui épousa l'héritière des Trogorre, Françoise de Coatrédrez ; et aussi la croix pattée en bosse entre la seconde et la troisième galerie. Cette dernière, dans une cordelière, ornement extérieur de l'écu des veuves en héraldique, devait appartenir à Jeanne de Plougras devenue veuve vers 1589.

Précisons enfin que les multiples croix pattées des sablières de Saint-Emilion, de gueules sur fond d'argent, ou de vermeil sur fond blanc, sont souvent dénommées à tort croix de Malte, ou croix des Chevaliers Hospitaliers à partir de 1530. En fait ces derniers blasonnaient « de sable (noir) à la croix pattée d'argent ». Et aujourd'hui l'Ordre souverain militaire et hospitalier de Saint Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte, dont le siège occupe le sommet de l'Aventin à Rome, arbore le drapeau rouge, frappé en son centre de la croix blanche à huit pointes, présentation courante de la croix pattée.

Quant au pavé de l'église, il n'est plus d'origine, et a été mis en place ou exécuté en 1889 par Paul Décot et fils, sculpteurs sur pierres, à partir de vieilles pierres tombales abandonnées, de pierres de l'ancien pavé et enfin d'autres pierres extraites de la carrière de Stang-Trébuchon. Pourquoi de changement d'un pavement qui faisait l'admiration des connaisseurs ? Car moins de 50 ans auparavant, en 1840, le chanoine Souchet, érudit antiquaire, délégué par l'évêque à Saint-Emilion parlait de « son beau pavé en mosaïque ». Si, l'année suivante, l'architecte Lorin se contente de noter « le pavé tout en granit est en général en bon état », M. l'Hévédér, le notaire, rappelle au préfet en 1842 « l'intérêt du parquetage du pavé ». Hélas, ce pavement si particulier, n'aura pu résister aux travaux d'agrandissement commencés en 1885, et c'est gravement dommage !!

Retour sur les sablières.

Comme dit plus haut, 3 périodes bien distinctes sont représentées par les sablières.

La période la plus récente se distingue nettement dans la nef centrale au-dessus du choeur : simples frises qui furent données en 1902 à Saint-Emilion par l'église Saint-Jean-du-Baly de Lannion.

Les autres sablières de la nef, côté porche, datent de 1557 selon l'inscription portée sur la frise de gauche, à proximité d'une galerie de portraits entourant un écu tourmenté aux initiales des charpentiers : G et P, encadrant leur signe de reconnaissance, une herminette.

Enfin les plus anciennes qui courent autour du transept et longent les deux bas-côtés semblent de réemploi. Côté midi du transept, deux curieuses inscriptions sur phylactères, écrites « boustrophédon », selon la terminologie de Dom Lobineau, puisqu'elles imitent le chemin de la charrue tirée par des bœufs, alliant pour ce faire, troncature et inversion de caractères :

la première : « O MAT(ER) DEI MÉM(E)NTO MEI
DOMINE MISERE SUPER ISTO »

la seconde : « LE XVI JOUR DAVRILL LAN MIL CENTS CINQUANTE

UNG LE VOLS DE CHAPELLE A ETTE FAIT »

ici VOLS peut se lire BOIS.

Notons que ces inscriptions, ornées de la croix pattée couleur vermeil se retrouvent en partie dans le château de Gisors, ancienne capitale du Vexin, aujourd'hui chef lieu de canton de l'Eure, ancien haut lieu du Temple, et que la première inscription qui utilise l'anagramme contient ainsi dans une même invocation les trois appellations de « Mère de Dieu », « Demeter » et « Isis ». Ceci n'est pas un hasard et vient simplement rappeler que le monument actuel n'est pas le premier en ce lieu. Vers 1720, Dom Lobineau y fait allusion, quand il rappelle, à son insu semble-t-il et d'après un texte bien plus ancien, « qu'à Loc Yvi est une magnifique chapelle voûtée de pierres de taille, dédiée à saint Emilion », c'est à n'en pas douter l'édifice roman qui précéda la chapelle de 1516. St Emilion y était déjà honoré au 15ème.

Ici également, comme en de nombreux autres endroits, une fontaine, témoignage de l'amalgame d'un culte préchrétien et de la piété nouvelle, complétait l'ensemble. Malheureusement cette dernière a disparu en 1913.

